

utilisé bien avant la fin des guerres civiles et sans doute peu après l'assassinat de César (voir D. Boschung, *Die Bildnisse des Augustus*, Berlin, 1993, p. 61-63). Environ 1 000 empreintes furent identifiées comme représentant des rois et reines lagides, grâce à la présence du diadème ou de coiffes égyptiennes spécifiques. Les découvreurs en confièrent rapidement l'étude à Helmut Kyrieleis, l'auteur de l'ouvrage fondateur des études consacrées à l'iconographie royale lagide (*Bildnisse der Ptolemäer*, Berlin, 1975). Le personnel du musée de Nicosie les a patiemment sélectionnées et rangées ; la photographe Gösta Hellner (de l'Institut archéologique allemand d'Athènes) les a toutes photographiées en 1977-1978. Un travail de longue haleine dont on ne peut que saluer aujourd'hui l'aboutissement et la publication intégrale ! Plus de 680 types différents de portraits royaux ont été identifiés rien que dans cet ensemble de Paphos. Ce dernier nous renseigne aussi sur le nombre incroyable de sceaux du même souverain qui pouvaient exister à la fin de l'époque ptolémaïque : le groupe L en compte plus de 250. Les sceaux, ovales, probablement des chatons de bague, étaient imprimés sur de toute petites boules d'argile crue (ca 1,4 x 1 cm). L'impression est généralement assez négligée et partielle : le buste ou les couvre-chefs ou attributs manquent souvent, ce qui peut être partiellement résolu par l'étude de grandes séries du même sceau. Outre les dommages encourus lors de l'application du cachet (traces de calame), du séchage de l'empreinte (fissures) et du stockage des archives, les *bullae*, une fois brûlées, furent jetées et soumises à de nombreuses différences de température et d'humidité dans le sol. Leur état de conservation est donc beaucoup moins bon que celui des bulles d'Edfou (conservées dans le sable sec de l'Égypte), l'autre exemple célèbre d'empreintes royales de la même période. H. Kyrieleis nous propose une étude des différents attributs utilisés, macédoniens et égyptiens, puis sa sériation et ses propositions d'identifications, le tout complété par un catalogue complet et une photographie de près de 970 *bullae*. Les premiers souverains représentés sont Ptolémée V Épiphane et Ptolémée VI Philomètor, les derniers Cléopâtre VII, Césarion et Octave (sans diadème). L'auteur propose aussi de reconnaître des représentations de Marc-Antoine (sous les traits d'Hercule) et l'une de César (avec une étoile sur la tête, en *Divus Iulius* rajeuni). La sériation opérée s'apparente à l'étude des coins monétaires et convainc généralement, bien que l'identification à un même personnage de portraits fort divers surprenne parfois. La masse de matériel brassée et mise à la disposition des chercheurs est impressionnante. Il est aussi intéressant de voir le grand nombre de souverains lagides qui portaient la barbe, alors que si peu de leurs images barbues en ronde-bosse ont été conservées, suite à la réutilisation quasi systématique des portraits en marbre liée aussi aux disputes dynastiques incessantes de la fin de la période ptolémaïque (voir la proposition que j'avais faite dans les *Cahiers de Mariemont* 27 [1996], p. 6-25). Ce volume, qui deviendra rapidement indispensable à toute étude iconographique des rois et reines (!) tardolagides, est considéré comme le tome IV.B des Fouilles de Paphos. Cécile EVERS

François QUEYREL. *La sculpture hellénistique. Tome 1 : Formes, thèmes et fonctions*. Paris, Picard, 2016. 1 vol. relié 22,5 x 28 cm, 432 p., 467 ill. (LES MANUELS D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE ANTIQUE. LA SCULPTURE GRECQUE, 3). Prix : 89 €. ISBN 978-2-7084-1007-7.

Voici donc le dernier volume en date de la série des Manuels Picard consacrés à la sculpture grecque, les deux premiers étant de la plume du regretté Claude Rolley : 1. *Des origines au milieu du 1^{er} siècle* (1994) et 2. *La période classique* (1999). Écrire pour un large public un ouvrage consacré à la sculpture de l'époque hellénistique relève de la gageure : peu d'œuvres sont datées précisément et l'internationalisation exponentielle du monde depuis Alexandre rend les attributions à des écoles géographiques particulièrement ardues. François Queyrel a donc choisi de structurer son manuel en deux tomes, dont seul le premier est actuellement paru. Ce volume concerne les « Formes, thèmes et fonctions », le second traitera des « Lieux et régions ». La structure complexe de l'ouvrage reflète bien l'impossibilité de suivre une évolution linéaire de la sculpture entre la mort d'Alexandre le Grand et la bataille d'Actium. La première partie, intitulée « Caractères et approches de la sculpture hellénistique » aborde tant l'historiographie et la réception, en prenant quelques œuvres iconiques comme exemples (le Laocoon – à propos duquel une controverse a encore récemment éclaté : S. Muth (Ed.), *Laokoon. Auf der Suche nach einem Meisterwerk*, Berlin, 2017, milite pour une position de la tête du serpent dans le cou du prêtre et non sur sa hanche, *contra* B. Andreae, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 09.08.2017] –, l'Autel de Pergame, la Vénus de Milo, le « sarcophage d'Alexandre », le pseudo-Sénèque...) que des aspects techniques et stylistiques (polychromie, critique des copies, réutilisation des styles anciens, chronologie...). La seconde partie, « Principales catégories de sculpture », est subdivisée en pas moins de 14 chapitres à la fois thématiques et liés à des monuments particuliers, ce qui en rend la structure parfois peu claire mais est sans doute dû à la volonté de présenter des chapitres d'une longueur plus ou moins égale. L'élément différenciateur peut tout aussi bien relever de la fonction des sculptures (« 12. Statues de culte ») que de leur typologie (« 14. Les statues portraits drapés »). Certains choix peuvent surprendre (la Victoire de Samothrace – à propos de laquelle le volume édité par M. Hamiaux, L. Laugier et J.-L. Martinez, *La Victoire de Samothrace. Redécouvrir un chef-d'œuvre*, Paris, 2016, n'a pu être encore intégré dans la bibliographie – n'est pas reprise sous la rubrique « Monuments de Victoire », mais fait l'objet d'un chapitre particulier, ce qui est également le cas pour les différentes représentations de Galates [deux chapitres spécifiques]). Ces difficultés s'effacent rapidement si le lecteur prend la peine de chercher ce qui l'intéresse dans les cinq pages de table des matières. Il en sera grandement récompensé, la masse de matériel brassée étant colossale et l'auteur ayant véritablement gâté son public avec plus de 400 photographies noir et blanc et une cinquantaine en couleur qui illustrent son propos. Certaines d'entre elles ont malheureusement été imprimées sans contraste et apparaissent fort grises. On ne peut qu'admirer la grande érudition de Fr. Queyrel, qui maîtrise une bibliographie internationale et à jour, et le remercier aussi pour son « Catalogue des œuvres illustrées » (p. 335-379), qui consiste en notices reprenant l'essentiel des données (Musée, numéro d'inventaire, lieu de découverte, dimensions, matière, état de conservation, traces éventuelles de polychromie, bibliographie essentielle), et permet ainsi de considérablement alléger les notes en bas de page. L'auteur intègre de nombreuses découvertes récentes (le superbe portrait de Seuthès III des environs de Seuthopolis fig. 62 et pl. 13 a-b, celui, coiffé de lkasia, de Calymnos pl. 29 a-b, la Niobè de la Villa des Quintillii fig. 294 [le groupe de Niobides découvert en 2012 dans une villa de Ciampino, mentionné

p. 269, est à présent présenté par A. Lupi, E. Calandra et A. Betori dans les *CRAI* 2015.1, p. 491-521], le Marsyas de la Villa delle Vignace fig. 309 a-b...) et des œuvres moins connues, qu'elles soient conservées dans des collections privées (le groupe de Pan et Hermaphrodite de la Collection de Clercq fig. 359, dont Éric Gubel vient d'identifier la provenance dans une étude sous presse) ou aient été plus rarement illustrées (Niobide de Soissons fig. 295, nombreuses sculptures de Délos, Hermaphrodite d'Épinal fig. 358, tête de Vieux Pêcheur d'Antioche de Pisidie fig. 376). Un ouvrage très riche que le lecteur aura plaisir à feuilleter et dans lequel chacun trouvera son bonheur. On en attend avec impatience le second tome. Cécile EVERS

Christian KUNZE (Ed.), *Antike Plastik*. Lieferung 31. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2016. 1 vol., v-120 p., 147 fig., 35 pl., 2 dessins de reconstitution. Prix : 58 €. ISBN 978-3-95490-177-7.

La 31^e livraison d'*Antike Plastik* – la magnifique série inaugurée par F. Eckstein, poursuivie par A. H. Borbein et désormais placée sous la direction Chr. Kunze – se présente sous un format plus petit (21,5 x 30 cm) que celui des volumes précédents (25 x 32,5 cm). On le regrettera d'autant plus que la justification choisie pour l'illustration (16 x 21 au lieu de 18,5 x 27 cm) entraîne une réduction des planches de quelque 30 %. Mais la qualité des photographies et de leur reproduction reste très élevée et le fond clair, prôné pour les prises de vues par Eckstein, demeure une des priorités de la collection. Cinq dossiers composent ce volume qui livre un panorama très varié de la sculpture grecque, tant architecturale qu'en ronde bosse et aussi bien attique qu'insulaire, du début de l'archaïsme à l'époque impériale romaine. Le groupe d'Héraklès étouffant le lion de Némée, trouvé en 1992 sur le territoire de l'antique Oreos (Eubée du Nord) et que présente E. Sapouna-Sakellaraki, est l'œuvre la plus ancienne, datable des années 560-550 av. J.-C. D'une composition plus mouvementée que les *kouroi* contemporains, il était constitué de trois parties goujonnées les unes aux autres et porte une inscription de dédicace en alphabet eubéen (« Kylon [m'] a dédié ») ; on l'attribuera volontiers à un atelier naxien. La magnifique statue du musée d'Aidone, précédemment au J. Paul Getty Museum, n'avait encore jamais fait l'objet d'une publication détaillée en dépit de son histoire pour le moins agitée ; celle qu'en procure Cl. Marconi, très minutieuse dans la description des moindres particularités de l'œuvre – et notamment de sa technique composite, parfois dite « pseudo-acrolithe » (corps en calcaire ; tête, bras et pieds en marbre), typiquement sicilienne –, elle s'attache aussi, sur la base de nombreux parallèles stylistiques, à l'insérer dans cette phase du « style fleuri » proche des réalisations d'un Meidias et à la dater des environs de 410, en y reconnaissant une forte inspiration athénienne. Les différentes identifications proposées jusqu'ici (Aphrodite, Déméter, Héra, Proserpine) sont très attentivement envisagées. De belles photographies rendent compte de la qualité de la statue qui appelle tout particulièrement la comparaison avec l'« Aphrodite » de l'Agora. D. Damaskos s'intéresse à un torse d'Amphipolis, découvert en 1938 mais demeuré quasiment inédit, que l'on identifiera avec lui comme celui d'une statue de Bendis ; il s'agit, à ce jour, de la seule représentation statuaire de la déesse, sans doute une statue de culte (on n'en avait que des statuettes et l'image sur trois reliefs),